

## Savoir et passions

Robert Dion

Volume 25, numéro 2 (74), hiver 2000

Le champ littéraire de la jeunesse au carrefour de la recherche universitaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201488ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201488ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, R. (2000). Savoir et passions. *Voix et Images*, 25(2), 387–394.  
<https://doi.org/10.7202/201488ar>

Recherche

## Savoir et passions

Robert Dion, Université du Québec à Rimouski

*Savoir et passions* : le titre de cette première chronique, en plus de faire écho au thème de quelques-uns des ouvrages abordés en ces pages, paraît désigner un trait saillant de la production actuelle. En effet, on ne songe plus aujourd'hui à dissimuler la passion du savoir sous le pavillon d'un conformisme méthodologique, d'une langue revêche, d'une objectivité au garde-à-vous. Si bien que bon nombre de travaux ressortissant à la recherche universitaire — thèses de doctorat publiées, collectifs, actes de colloques, rapports, etc. — ne se distinguent pas radicalement de ce qu'on appelle communément, dans une formulation au reste ambiguë, des « essais littéraires ». Ce sera donc l'un des défis de la présente chronique que de ne point trop empiéter sur le domaine de l'essai. Autre risque de franchissement illicite des frontières sur lequel j'attire d'emblée l'attention : je me permettrai parfois

de déborder le domaine québécois — dans la mesure où plusieurs ouvrages récents revendiquent une hybridité tant des styles critiques que des corpus envisagés — afin de rendre raison de points de vue québécois sur des champs de recherche plus vastes. Cette chronique promet ainsi d'être aussi variée que les travaux dont elle a pour mission de rendre compte.

\*  
\*\*

Le collectif publié sous la direction de Manon Brunet, *Érudition et passion dans les écritures intimes*<sup>1</sup>, met de l'avant la dichotomie savoir/littérature — et plus précisément érudition/littérature — pour aussitôt y soustraire les écritures intimes, celles-ci, selon Brunet, n'y étant pas soumises « parce qu'on ne leur reconnaît pas facilement de statut littéraire »

(p. 6). La littérature «canonique» étant censée faire l'impasse sur la rationalité et ses lourdeurs au profit des seules passions, il ne faut pas s'étonner, ajoute encore Brunet, que la question du savoir construit et transmis par le texte littéraire n'ait attiré l'attention des chercheurs que récemment. Or les écritures intimes «parallittéraires» — journaux, correspondances, récits de voyage, lettre au journal, confession, mais aussi, assez curieusement dans l'ouvrage en cause ici, feuilleton, romans érotique et libertin, traité des passions — constitueraient un terrain particulièrement approprié pour l'étude des «savoirs à l'œuvre<sup>2</sup>», car elles n'auraient pas à trancher en faveur du sentiment et de l'imaginaire, pouvant prendre en écharpe, à l'instar de l'essai, tout le savoir requis pour leur propre édification.

Résultat d'un colloque ayant eu lieu dans le cadre du Congrès de l'ACFAS de 1997, l'ouvrage fait une large place aux travaux du Laboratoire sur les écritures intimes de l'Université du Québec à Trois-Rivières; outre les contributions des professeurs Manon Brunet et Marc André Bernier, de nombreux travaux d'étudiants de troisième cycle et de chercheurs affiliés témoignent de la productivité et du rayonnement de ce foyer de recherche. Brunet se penche ainsi sur les «Splendeurs et misères d'un courtisan intellectuel passionné: William Chapman (1850-1917)». À partir d'une correspondance inédite entre Chapman et son ami Herménégilde Godin, elle retrace la trajectoire de cet écrivain querelleur dont les intrigues tendaient vers un but qui en surprendra plus d'un: l'obtention du prix Nobel de litté-

ture! Chapman donne ici l'exemple d'une tentative à la fois pathétique et comique d'autoconsécration. En soulevant le voile sur cet épisode méconnu de notre histoire littéraire, Brunet fait assurément œuvre utile; remarquons cependant qu'il n'est pas vraiment question d'érudition ni même de savoir dans cette étude, mais plutôt de raison et surtout de déraison. Par un glissement qui se reproduira à plusieurs reprises dans l'ouvrage, l'érudition se voit ramenée à la raison, et non dans l'acception que lui ont conférée les Lumières, mais au sens de gouvernement des instincts et des passions — de sorte que la raison tend à se confondre avec une morale. On observe le même flou dans l'article de Marie-Élaine Savard, qui aborde l'intéressant corpus de la correspondance familiale des écrivains québécois du xix<sup>e</sup> siècle: les tensions entre raison et passion dans la correspondance privée d'Arthur Buies, pour ne donner qu'un exemple parmi les nombreux que relève Savard, procèdent en effet des impératifs de la morale et non pas d'un conflit entre savoir et art. Bref, et c'est sans doute là un danger qui guette tout ouvrage collectif, la problématique annoncée ne se situe pas toujours au centre des contributions rassemblées, et le propos et la cohérence du livre s'en ressentent.

Plus proche du cœur de la cible, la contribution de François Melançon et Paul-André Dubois vise à décrire la «république des lettres ordinaires» (p. 99) par le biais de l'étude de la constitution d'un savoir ethnographique sur la Nouvelle-France à partir de la correspondance échangée entre deux femmes, mère Duplessis de

Sainte-Hélène, religieuse à Québec, et Marie-Catherine Hecquet, femme d'un négociant d'Abbeville. Celle-ci, à partir des lettres de la première, écrira une *Histoire d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois à l'âge de 10 ans* dans lequel elle déploie un savoir ethnographique lui permettant d'affirmer que cette enfant sauvage est... esquimaude. Cette passionnante étude, tant du point de vue historique que méthodologique, se développe en deux mouvements, l'un consacré à l'analyse des figures discursives de la construction de la relation épistolaire, l'autre à la description des modes de diffusion d'une information qui débordent le cadre intime pour gagner la sphère publique des échanges savants.

Dans une contribution tout aussi riche sur le plan méthodologique, Hélène Védrine analyse les lettres de l'écrivain et artiste belge Félicien Rops sous l'angle des liens entre figure (dessin, monogramme, graphie, etc.) et écriture dans les manuscrits; l'auteure postule que la lettre, «ce discours à autrui sans cesse affecté par autrui et qui tente de l'affecter, qui tente d'articuler plus ou moins logiquement une représentation de soi à celle d'autrui, d'articuler l'altérité à soi et en soi» (p. 61), s'assimile à un lieu privilégié d'articulation du *logos* au *pathos*, autrement dit: de la logique à la passion. Sur cette base, elle étudie les distorsions que la figure, comme point d'affleurement du *pathos*, fait subir à l'ordre du discours pris en charge par les structures logiques de la langue et par l'écriture.

Il est évidemment impossible de revenir systématiquement sur toutes les contributions rassemblées par

Brunet, dont certaines débordent le cadre de la littérature intime pour se concentrer sur les représentations de l'intimité dans divers genres littéraires et discursifs (c'est le cas des textes de Frédérick Durand, Martin Gélinas, Lucie Desjardins, Marc André Bernier et Carole Carpentier); je termine en signalant les trois études issues du groupe «Archéologie du littéraire au Québec» (ALAQ), groupe dont l'apport aux recherches sur la littérature intime est considérable. Dans son article sur Pierre Du Calvet, Bernard Andrès insiste sur l'érudition mobilisée par l'écriture polémique, érudition se convertissant, par une espèce d'opération paradoxale, en pur *pathos* dans la pratique scripturale vociférante du pamphlétaire. Pierre Lespérance nous rappelle pour sa part, au sujet des récits de voyage de Pierre de Sales Laterrière fils, à quel point ce genre littéraire est perméable à la culture livresque et à l'érudition (on sait depuis Stendhal que l'une des matières principales du récit de voyage est le corpus des autres récits du même type); son analyse s'attache avant tout aux modalités de l'emprunt. Quant à Julie Roy, son étude sur les épistolaires dans la presse canadienne entre 1778 et 1839 se situe davantage dans le champ des travaux sur les limites entre les sphères privée et publique que dans l'ordre du questionnement sur l'érudition; fort judicieuse, son hypothèse est que les premières «intervenantes», au tournant du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, ont fait l'apprentissage de l'espace public dans cet «entre-deux» qu'est la lettre au journal et la lettre dans le journal (p. 116).

Signe des temps, l'ouvrage de Brigitte Seyfrid-Bommertz, *La rhétorique des passions dans les romans d'enfance de Réjean Ducharme*<sup>3</sup>, aborde lui aussi la question de l'interaction entre *logos* et *pathos*. D'après l'auteure, Ducharme se distingue en effet des écrivains québécois de sa génération par la violence extrême de son *pathos* — de sa rhétorique anti-rhétorique. Disons-le d'emblée : ce livre, tiré d'une thèse de doctorat, est magnifique à tous égards. Accessible, remarquablement écrit, informé et original, l'ouvrage de Seyfrid-Bommertz constitue à la fois une synthèse éclairante et une contribution d'importance à un champ de recherche pourtant très fréquenté, et depuis longtemps. Voilà un livre qui dit ce qu'il fait et qui fait ce qu'il dit, sans faux-fuyants ni pudiques glissements sur les aspects les plus épineux de sa problématique.

Il s'agit pour Seyfrid-Bommertz de relier la question du *pathos* ducharmien à une perspective rhétorique qui puisse faire apparaître « comment les héros ducharmiens construisent leur univers passionnel (lieux et figures de la passion), comment ils le perçoivent et le commentent (système de valorisation des passions), et de quelle façon ils négocient avec les autres personnages ainsi qu'avec le lecteur (caractère intersubjectif des passions et effets sur le récepteur) » (p. 4). C'est avant tout dans la *Rhétorique* d'Aristote, qui contient une réflexion séminale sur le rôle et la place des passions dans le discours, que l'auteure a choisi d'ancrer son analyse de *L'avalée des avalés*, du *Nez qui voque* et de *L'océantume*; la rhétorique des passions, qui distingue l'*ethos* du discoureur (en l'occurrence :

de l'enfant narrateur) du *pathos* de l'assemblée (le lecteur), sert de matrice sur laquelle viendront se greffer des tentatives plus modernes, notamment celle de Michel Meyer, qui a relu et réactivé la rhétorique pathémique aristotélicienne.

L'analyse de Seyfrid-Bommertz envisage la trilogie ducharmienne en deux temps : le premier, qui couvre les trois premiers chapitres, aborde les passions du point de vue de leur représentation dans la diégèse (chapitre I), de leur théorisation par les divers personnages (chapitre II) et de leur effet sur le lecteur (chapitre III); le second volet, qui comprend le quatrième et dernier chapitre, s'arrête aux stratégies passionnelles adoptées dans les romans analysés : argumentative-polémique, lyrique et ludique (la stratégie réaliste-référentielle étant exclue par Ducharme).

En ce qui concerne la représentation des passions, on voit les narrateurs-enfants ducharmiens battre le chaud et le froid, opposer les affects pour mieux ensuite les reverser (et les renverser) les uns dans les autres. Pour ce qui est de la théorisation, c'est-à-dire des commentaires qu'émettent les divers personnages à propos de leurs états passionnels, les protagonistes de Ducharme tendent à les multiplier, problématisant par là la dimension pathémique<sup>4</sup>; le commentaire, pléthorique et contradictoire, rend de fait impossible toute typologie des passions, il les exacerbe dans un dynamisme difficilement maîtrisable, proposant tantôt un cadre aux relents platoniciens, tantôt une interprétation apparentée au stoïcisme, tantôt encore une lecture marquée par l'épicurisme. En ce qui a trait enfin aux passions suscitées

chez le lecteur, Seyfrid-Bommertz recourt de manière très subtile à Aristote puis aux théoriciens de la réception, usant tour à tour des notions de *katharsis*, d'horizon d'attente, de répertoire, de stéréotype, afin de montrer comment les récits jouent avec les dispositions empathiques et pathiques du lecteur, avec ses attentes, avec sa faculté de reconnaître les formes littéraires parodiées.

Le développement sur les stratégies passionnelles convoquées par la trilogie ducharmienne les articule aux mécanismes psychiques primaires, aux prototypes de personnages d'enfant (enfant victime et révolté, enfant merveilleux, *puer ludens*) et aux genres littéraires traditionnellement reliés aux diverses passions (tragédie, épopée, comédie). Il appert en fin de compte que si la stratégie argumentative-polémique semble dominer, elle s'accompagne toujours d'une stratégie lyrique qui donne lieu à des moments sublimes de séparation, de mort et de deuil, stratégie lyrique qui cependant opère conjointement avec la stratégie ludique, puisque cette dernière, qui s'exerce surtout sur les mots, est précisément celle qui fait de l'enfant ducharmien un poète.

Au terme d'une analyse s'étant colletée à la difficile question des passions sous leur forme textualisée et fictionnalisée, Seyfrid-Bommertz parvient à valider son hypothèse de départ, la trilogie de l'enfance apparaissant bel et bien comme «une véritable débâcle de l'intellect et de la raison, une sorte d'"antilogos" obstiné [qui] met en place ce qu'on pourrait appeler, en faisant un autre emprunt à la terminologie bakhtinienne, une véritable "polyphonie" des passions» (p. 30).

\*\*

C'est de Ducharme encore, et de l'enfance, qu'il est notamment question dans le livre de Robert Verreault, *L'autre côté du monde. Le passage à l'âge adulte chez Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Anne Hébert et Marie-Claire Blais*<sup>5</sup>. Dans cette étude inspirée à la fois de la mythocritique classique et d'une certaine herméneutique de l'inscription du sacré telle qu'elle est pratiquée, sous le nom de religiologie<sup>6</sup>, au Département des sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal, Verreault s'intéresse à l'entrée dans l'âge adulte en tant que rite de passage. Il se consacre plus particulièrement aux formes de ritualisation de ce passage dans les œuvres de Tremblay (les romans surtout, mais aussi dans des pièces comme *La maison suspendue* et *Marcel poursuivi par les chiens*), dans *Le nez qui voque* de Ducharme, dans *L'enfant chargé de songes* et *Les enfants du sabbat* d'Hébert et dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Blais. Au sein d'une société sécularisée du type de celle qui se met en place au Québec au moment de la Révolution tranquille, le récit du difficile passage à l'âge adulte représente, selon l'auteur, une façon détournée de réinscrire le rite, le mythe et le symbole dans la vie profane. Le fait que le Jean-Marc des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, le Mille Milles de Ducharme, le Julien d'Hébert et le Jean le Maigre de Blais accèdent à l'écriture après avoir quitté l'enfance et vécu leur initiation — complète ou incomplète selon les cas — permettrait par ailleurs de formuler l'hypothèse de la fonction salvatrice de

l'écriture, qui déboucherait sur un *sacre* de l'écrivain (pour reprendre, à la suite de Verreault, l'expression de Paul Bénichou) amenant ce dernier à recueillir les vestiges de l'autorité morale des élites traditionnelles déboutées par les transformations sociales (p. 155-156).

L'analyse des œuvres de Tremblay est placée sous le signe de l'androgynie. De l'inceste primordial des grands-parents à l'homosexualité de Jean-Marc en passant par le travestissement d'Édouard/la Duchesse de Langeais, les *Chroniques* représentent l'histoire d'un passage et d'une nostalgie : passage à l'écriture et rédemption par la récupération du monde familial, nostalgie de l'androgynie primitif et réconciliation du féminin et du masculin, du temps paradisiaque et du temps linéaire de la chronique. C'est bien sûr la figure de Jean-Marc qui est chargée d'assurer la transition, et l'histoire de sa vocation d'écrivain, en partie suscitée par Marcel, est celle d'une libération et d'une resacralisation. Au deuxième chapitre, qui retient avant tout la figure de Mille Milles, ce héros ducharmien adolescent et enfant, Verreault décrit le refus initial, de la part du protagoniste, de la vie adulte et finalement son insertion, brutale et cynique, dans le monde qu'il rejetait au départ. Dans une analyse très développée qui renvoie à de multiples aspects du texte ducharmien, l'auteur montre ce qu'il en coûte de vouloir arrêter le temps, interrompre le rituel initiatique : Chateauguë se suicide, Mille Milles perd cette innocence qui donnait tout son sens à sa quête.

L'analyse des romans d'Hébert, suivie de quelques trop courtes

pages sur *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, insiste sur les thèmes religieux qui parcourent cette œuvre. Sans doute parce que le soubassement religieux des romans d'Hébert est très apparent et que le terrain a déjà été déblayé par maintes études (dont celle, classique, d'Antoine Sirois), ce chapitre semble moins original que les précédents ; il ménage en tout cas moins de surprises. Et si la conclusion du livre attire le regard à juste titre sur les morts d'enfants et les initiations ratées dans les œuvres étudiées et dans les romans québécois des années soixante en général, elle recourt à quelques psychologismes et sociologismes faciles qui en ébranle le pouvoir de persuasion (l'association du Québec à un enfant en quête d'identité, par exemple, énoncé qui rappelle les propos récents de l'ineffable Pierre Bourque, ou la question du taux élevé de suicide au Québec, à corréliser avec toutes ces morts livresques).

\*\*

Le rapport de recherche de Max Roy, *La littérature québécoise au collège (1990-1996)*<sup>7</sup>, constitue la version abrégée d'un rapport commandé par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) pour être présenté à divers organismes œuvrant dans les milieux du livre, de la littérature et du théâtre. Dans le contexte de la dernière réforme des programmes de l'enseignement collégial, en 1994, qui instaurait l'enseignement de la littérature par périodes et par mouvements littéraires — réforme dont on sait qu'elle a suscité un virulent débat entre professeurs d'université « québécoisants », qui y voyaient un

inacceptable recul de la littérature nationale, et tenants d'une culture plus «classique», qui se réjouissaient de ce qui leur apparaissait comme un retour au bon sens —, le CALQ a chargé Roy «de décrire et d'analyser la situation de l'enseignement de la littérature québécoise (incluant le théâtre) au collégial» (p. 26). Il s'agissait donc d'aller y voir de plus près, de vérifier si la littérature et le théâtre québécois — qui, c'est une chose entendue, dépendent largement du public scolaire — étaient effectivement menacés par les orientations du nouveau programme, d'aller constater sur le terrain la teneur des pratiques réelles et de les traduire en statistiques fiables.

Rappelons que l'ancien programme instaurait un enseignement par «séquences» qui correspondait peu ou prou à une répartition de la matière par genres littéraires, de telle sorte, que la littérature québécoise pouvait trouver sa place dans chacun des quatre cours obligatoires de français du tronc commun. Avec le nouveau programme, un seul cours, le troisième de la série, est réservé à la littérature québécoise, qu'on suggère du reste d'étudier en parallèle avec les autres littératures de la francophonie; les trois autres cours concernent par exemple la littérature française du Moyen Âge jusqu'à la fin des Lumières, la littérature française du *xix<sup>e</sup>* siècle, la communication, la littérature contemporaine universelle, etc. Compte tenu de ces transformations, Roy semble justifié de formuler l'hypothèse «d'une rupture importante sur le plan culturel, plus exactement sur le plan des références culturelles transmises dans l'enseignement collégial» (p. 13).

Apportant un fondement solide à ce qui reste d'ordinaire un débat d'impressions, les données recueillies dans l'échantillon de sept cégeps des régions de Montréal et de Québec sont bien sûr passionnantes. On apprend, entre autres, que contrairement aux affirmations de certains détracteurs de la «québécoisation» à outrance de l'enseignement littéraire, la proportion des œuvres québécoises lues et étudiées au collège n'a pas dépassé 42,3 % pour l'ensemble de la période 1990-1996 (comparativement à 37,6 % pour la période 1968-1978).

Si l'on se concentre sur la sous-période qui suit la dernière réforme, en excluant, pour l'année de transition 1994-1995, les cours de l'ancien programme qui continuaient d'être dispensés, on obtient des résultats qui permettent de prendre la mesure exacte des changements intervenus: ainsi, seulement 21,2 % des œuvres étudiées en 1994-1995 dans le cadre du nouveau programme étaient québécoises, 37,5 % en 1995-1996. La diminution, on le constate, est très nette. Certes, Roy ne néglige pas de signaler que nous manquons de recul pour juger des effets de la réforme, mais une tendance est déjà indiquée. Il faut aussi noter que le théâtre, lu, joué ou vu, disparaît complètement du nouveau programme<sup>8</sup>, chose qui n'augure pas très bien de la formation de nouvelles générations de spectateurs. Bref, on a peut-être raison de s'inquiéter, d'autant plus que le programme revu et corrigé ne se limite pas à restreindre la part de la littérature québécoise et à écarter le théâtre: il élimine aussi pratiquement la littérature en traduction et confine les œuvres contemporaines à la



portion congrue, au seul avantage des textes consacrés par la tradition.

De manière aisément compréhensible, Roy n'ose pas s'engager très avant sur la question des modèles culturels à proposer aux cégépiens, non plus que sur celle des effets, à court et à moyen terme, d'une relégation au second plan de la culture québécoise. Sagement, je ferai preuve de la même circonspection, non sans insister sur la nécessité de poursuivre la discussion, peut-être sur la base d'une recherche complémentaire couvrant une plus longue période.

1. Manon Brunet (dir.), *Érudition et passion dans les écritures intimes*, Québec, Nota bene, coll. «Littérature(s)», 1999, 223 p.
2. Voir l'ouvrage éponyme de Michel Pierssens, publié en 1990 aux Presses universitaires de Lille dans la collection «Problématiques».

3. Brigitte Seyfrid-Bommertz, *La rhétorique des passions dans les romans d'enfance de Réjean Ducharme*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «Vie des lettres québécoises», n° 35, 1999, 268 p.
4. Seyfrid-Bommertz note à ce sujet: «Que les passions débouchent sur un plan cognitif, qu'elles participent de jugements ou de croyances, la trilogie ducharmienne, qui présente un va-et-vient ininterrompu entre l'histoire et son commentaire, l'illustre clairement.» (p. 62).
5. Robert Verreault, *L'autre côté du monde. Le passage à l'âge adulte chez Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Anne Hébert et Marie-Claire Blais*, Montréal, Liber, 1998, 164 p.
6. Voir par exemple la thèse de Manon Lewis, «À la conquête de *L'héritage*. Lecture religieuse du téléroman de Victor-Lévy Beaulieu», thèse de doctorat en science des religions, UQAM, 1994.
7. Max Roy, *La littérature québécoise au collège (1990-1996)*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Documents», 1998, 104 p.
8. Ce qui n'empêche évidemment pas les enseignants de prendre l'initiative de mettre le corpus théâtral au menu des divers cours offerts.